

Stéphane Petit

« LES FRUITS D'OR » DE MARGUERITE YOURCENAR

Rares sont les vaisseaux-théâtres,
trafiquants de souffleurs
pour ringards faméliques,
qui passent l'Atlantique
sans sombrer, quelle douleur,
victimes des critiques
des criticakouatiques... »

(extrait d'un poème de Schariki le Dément,
plombier-poète du second A)¹

Un homme. Promène son chien. Il fait gris. Il porte un chapeau.

L'ORATEUR SUSPICIEUX : Donc, eh bien voilà : je n'ai pour ma part jamais lu *Les fruits d'or*
et d'ailleurs, ça ne m'intéresse pas !

Toute cette histoire de soupçon m'énerve, si vous saviez, moi, les polars, moi, la parano, bon
dieu, les mises en abymes...

Montre trois doigts.

Et puis attendre la page 20 pour qu'enfin on daigne commencer à peine à commencer à me
parler de ce dont on est supposé me parler, moi, j'y peux rien, ça m'horripile, quoi.

Se recoiffe. Un temps.

¹ Fred, *Le voyage de l'incrédule*, Dargaud Éditeur, Planche 7.

Je suis quelqu'un de sensible, quelqu'un qu'on doit ménager, surtout lorsqu'il est question de Courbet que j'apprécie tant. Ce bon vieux Courbet ! Fallait le voir, hein, un type épatant, une personnalité rare, précieuse. Un type vraiment chic, vraiment, mais alors, tellement, tellement renfermé, tellement secret, c'est quelque chose. Pour lui tirer les vers du nez, il faut gratter, gratter avec ses ongles les couches et les sous-couches, et gratter le vernis, les glacis, tout quoi. Mais ensuite, quand on découvre l'homme, à quel point c'est un type chic, on ne peut pas s'empêcher de tomber sous le charme... À la vie, à la mort... Ah, parce que je l'ai bien connu, moi, du temps où on allait boire des coups ensemble aux terrasses de la rue Narodni, à Prague... À Prague ? Je ne sais plus trop. C'est dur de me rappeler. Les Ramblas de Barcelone, peut-être ? Bah, une terrasse, c'est une terrasse. On y boit des cafés et on refait le monde. Je préférerai Prague. Place de la République, il y avait un restau où la carpe farcie était mangeable, correcte, vraiment. Et puis les ruelles sombres rappellent une grande noirceur mais je ne sais plus laquelle. Vous savez, à mon âge, on en perd des bouts. C'est normal, enfin, je crois. De toutes les manières, ce n'est pas comme si j'avais le choix. Alors revenons-en à... À ? Où en étais-je ? hum...

Le chien reniflant une odeur se fige. Le maître sourit à la jeune femme qui les croise.

Ça m'énerve, je perds tout le temps le fil de ma pensée... Je parlais de carpes farcies, c'est ça, muet comme une carpe, comme, Courbet, comme devant tant de préciosité, de chichis, de chacha, de parler pour parler pour dire peu, si peu... L'érudition masque le vide existentiel, de la culture Trivial Poursuit remplie de camemberts, de parts de pizza, mais que retient-on de l'existence ? hein, que sait-on du sens de la vie ? Ces « gens qu'on ne doit pas laisser approcher de soi, à aucun prix. Des parasites qui dévorent votre substance... » Nous dit l'auteure². Ma foi... Alors Courbet, moi, vous savez... Je m'accroche au contraire à cette idée de ramifier le fil de ma pensée mais ça souffle de toute part, vous savez, à mon âge, on a la parano en roue libre, c'est comme un accordéon, ça va, ça vient et la musique entre les deux, eh bien, c'est cadeau... C'est pénible mais qu'y puis-je ?

² Nathalie Sarraute, *Les Fruits d'or*, Éditions Gallimard, Coll. « Folio », 1973, p. 20.

Quand « Certains vents amènent avec eux de la nostalgie et laissent dans l'âme un dépôt mélancolique... Il en est d'autres qui semblent nettoyer la vie, et quand ils soufflent le lendemain est un jour clair et lumineux... Ce vent-là, l'Ardalèn, qui vient de l'autre côté de l'océan, est chargé des souvenirs d'autres vies... ou d'autres morts³ ».

Son regard se perd dans le lointain. Une ombre nostalgique le traverse. Se reprend.

Mais où en étais-je ? Vous l'aurez compris, j'ai des pertes. Il y a des personnes – je ne le sais que trop – qui s'imprègnent comme des éponges des souvenirs étrangers. Sans m'en rendre compte, sans contrôle possible là-dessus. Un évènement déclencheur et pfiout, la mémoire s'emballa et pfiout, je dérape... Ça peut venir de n'importe quoi, n'importe quand. Là, c'est ce fichu livre, *Les Fruits d'or* de Marguerite Yourcenar.

Quand on relit *les Fruits d'or*, l'effet de surprise passé, c'est plus facile d'entrer dans le vif. De ne pas se perdre dans le dédale des couloirs du musée, ne serait-ce que pour apercevoir *la tête de chien*. Ou pas, d'ailleurs. Est-ce que seulement Courbet a peint une tête d'un chien ? Est-ce que c'est seulement lui qui l'a peinte ? Est-ce que ce tableau existe seulement ? Et le chien alors ? Eh bien, moi je dis qu'il existe. Que c'est possible, je veux dire. Que quelque part on peut vivre par procuration la vie d'autres. Et même, je vais aller plus loin, que c'est ce que nous faisons tous. Tous, nous ajustons nos souvenirs en fonction de qui, de quoi ou de comment les choses se présentent à nous. Du coup, une part de mensonge nous constitue, nous détermine, nous enracine même, ah ah, qu'est-ce que vous dites de ça ?! Parce que « les avancées scientifiques relatives au cerveau et au processus neuronal font des progrès exponentiels » dit Eva Fontes, neuro-spécialiste de la mémoire⁴. On commence par entendre, lire, regarder des histoires – j'aime bien Courbet, ce qu'il fait me rejoint, patati, patata. Quoi ? Verlaine et sa houppelande, Rimbaud, Gide... et l'histoire se fabrique d'elle-même à grand renfort d'absinthe, ajoutant, retranchant au besoin des bouts par-ci, d'autres par-là. Ce qui compte par-dessus tout, c'est que ça corresponde à une réalité concrète. On connaît tous beaucoup de gens qui se racontent des histoires. On connaît également de nombreux

³ Miguelanxo Prado, *Ardalèn, Vent de mémoires*, Éditions Casterman, 2013, Planche 164.

⁴ *Ibid.*, Planche 62.

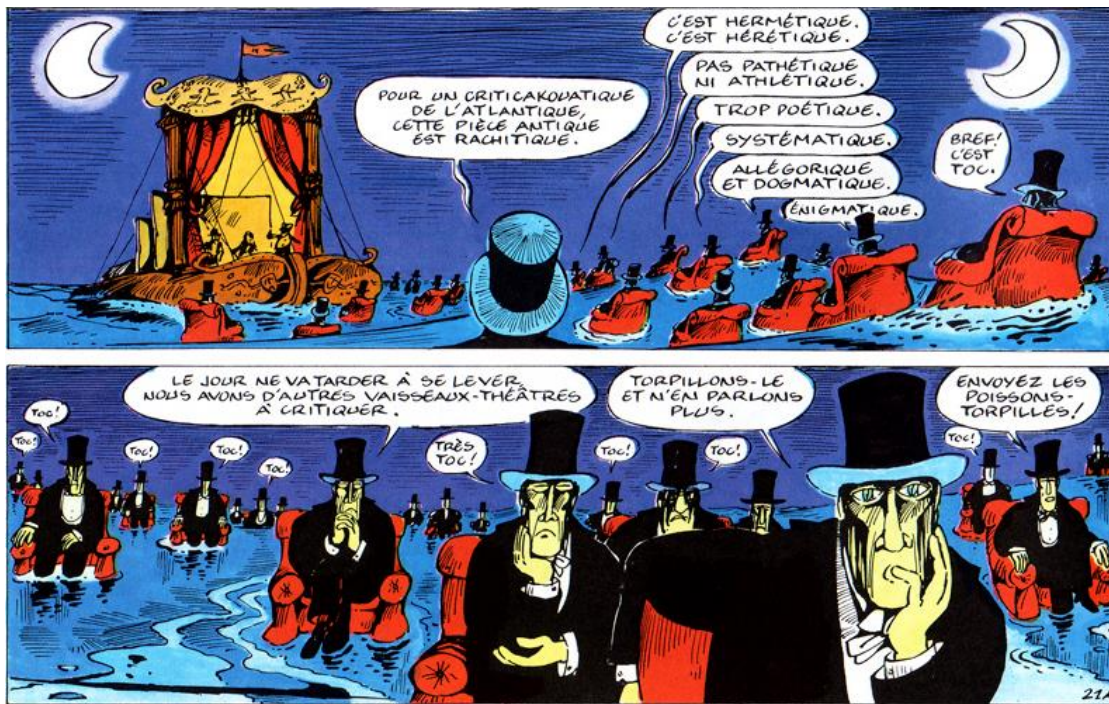
menteurs. Les menteurs mentent et, souvent, s'empêtrent dans leurs mensonges. Alors que les mythomanes sont rarement pris en défaut. Ou alors ils s'emportent. Ils brisent le lien fragile qu'ils sont en train de bâtir avec soin. Pire encore, les mytho-menteurs comme ce fieffé d'Épiménide mentent en disant qu'ils mentent et ce faisant ne mentent pas puisqu'on sait qu'ils mentent. Ah, ça, pour ficher le bazar dans nos frêles esprits incroyables !!! À ce propos, si vous me permettez de faire une parenthèse, je pourrais faire un lien très très étroit entre *les Fruits d'or* et *Le voyage de l'incroyable* de Fred (c'est justement lui qui m'a présenté à Courbet).

Hector, le père de Philémon, ne croit jamais à rien parce que lui, c'est un homme de principe, quand, bien malgré lui, il se fait entraîner sur l'Île des Souffleurs. « Être naufragé, c'est déjà terrible, mais naufragé sur quelque chose qui n'existe pas, c'est bien plus terrible encore... » dit Fred en intro, et dieu sait qu'il a raison ! Alors, je vous le donne en mille : l'Île des Souffleurs, ces gens qui soufflent. Oh, je sais bien que de nos jours, on ne souffle plus grand-chose. On fait confiance à. On croit qu'on se rend à l'essentiel mais finalement, c'est au centre commercial qu'on se retrouve. Mais dans le temps, et je vous parle d'une époque que j'ai bien connue, dans le temps, il n'existait pas de scène sans souffleur, sans cette lucarne un peu grotesque, j'en conviens, à l'intérieur de laquelle se planquait le ou la souffleur/se. Bref, comme dirait l'autre, l'île est donc peuplée de souffleurs gardés par des gardiens de souffleurs parce que souvent, les comédiens barbares font la traite des souffleurs. Enfin, voilà, Hector se retrouve là-bas, quelque part entre les lettres de l'océan Atlantique quand Philémon apparaît en souffleur, se fait choper par les comédiens et hop, tout ce petit monde est emmené à bord d'un vaisseau-théâtre. En mer, le vaisseau est soudain encerclé des criticakouatiques, autant vous dire que ça sent mauvais parce que si la représentation est mauvaise, les criticakouatiques torpillent le bateau et tout le monde part à vau-l'eau.

Mais que voulez-vous ?

- C'est critique, Capitaine, les criticakouatiques critiquent.
- Il fallait s'y attendre. Chez les criticakouatiques, la critique est un tic.⁵

⁵ Fred, *Op. Cit.*, Planche 35.



Se

Se gratte la tête.

Les critiques des *Fruits d'or* se présentent aussi comme un cheveu sur la soupe. Ils torpillent eux aussi à vue et que reste-t-il après leur passage ? Pourquoi je vous raconte tout ça ? Il me semble que ça avait rapport avec *Les Fruits d'or*, de Colette mais je ne me souviens plus pourquoi. Je parle, je parle et plus je parle, moins j'en dis, plus je m'enfonce. Plus je m'enlise dans le marasme de ma mémoire déconfitée. Comme dans *Ardalèn*, justement, la BD de Miguelanxo Prado, l'auteur de *Trait de craie*, de *Pierre et le loup*, des *chroniques de l'absurde* ou encore de *Quotidien délirant*, ce genre-là, avec toujours ou presque ce dessin aux pastels gras qui exige une exécution parfaite. « Son univers graphique est lumineux tant la couleur, très travaillée, y imprime une forte expressivité. On compare ses cases à des tableaux de maîtres formants, les uns à la suite des autres, une œuvre aboutie et révélatrice de ces univers borgésiens »⁶. Peut-être si vous suivez bien, avez-vous déjà fait le lien avec Courbet, hein, n'est-ce pas... « Regardez-moi ça », planche 44, ce regard fou digne du maître du réalisme :

⁶ Esprit Nomades, disponible en ligne au <http://www.espritsnomades.com/artsplastiques/prado/miguelanxo_prado.html>, 2007.



Chez Prado « Cette impression de case-tableau s'explique par la technique graphique qui procède de ce qu'on appelle *la couleur directe*. Cette technique veut que « la couleur [soit] directement appliquée sur la planche, indissociable de l'œuvre originale, non plus surajoutée à une image qui pourrait se passer d'elle, mais constituant sa matière même⁷ ». Ensuite, *Ardalèn, Vent de mémoires*, ça évoque la rencontre entre Sabela, la trentaine ou bien la quarantaine mais un peu perdue dans la vie, en tout cas, et Fidel, un vieil homme solitaire dont la mémoire vacille. Sabela cherche des informations auprès de gens d'un petit village où les plus anciens pourraient avoir connu son grand-père. Dans l'Espagne franquiste, la pauvreté poussait les plus aventuriers à s'engager dans la marine marchande. Ça payait bien mais ça éloignait passablement de la famille. C'est une de ces histoires que vient tenter de comprendre Sabela qui n'a jamais connu son grand-père et semble désorientée par l'absence de repère filial. Tout ça, c'est bien beau mais dans ce petit bled, les mauvaises langues, ça ne manque pas et Fidel, le vieux, il est plus connu pour ses cases en moins que pour ses voyages, d'autant qu'ici on sait qu'il n'a jamais mis le pied sur un bateau alors, par bêtise, par bravade, les commères adressent Sabela à Fidel et le vieux si seul et si malheureux voit en la jeune femme une occasion de meubler ses longues journées isolées.

Il a beau être un peu zinzin, un peu pouët-pouët, il n'en demeure pas moins très renseigné. Ses souvenirs vont finir par lui revenir au moment même où Sabela comprendra qu'il n'a jamais pu quitter son village, jamais pu connaître son grand-père.

⁷ Thierry Groensteen, cité par Gilles Ciment, *Essais sur la bande dessinée, la couleur dans la bande dessinée*, disponible en ligne au <<http://gciment.free.fr/bdessaicouleur.htm>>.

Mais bon, le vent, l'Ardalèn, qui souffle depuis l'Amérique latine jusque dans les verts pâturages pyrénéens n'apporte-t-il pas aussi de bonnes nouvelles ? Pour produire un effet de réel, hein, mon Roro,

Caresse le chien.

Mon toutou, mon roquet, mon Roland Barthes Junior, qu'est-ce que tu penses de tout ça, toi, hein, tu aimes ça que Prado, il ponctue son récit d'articles, de documents d'époque, et tout et tout. Et voilà. Hein, mon chien chien.

Hausse les épaules, las.

Tout est là. Le vrai comme le faux. L'histoire, la science, la vérité ontologique. Parce qu'il convient de raconter des histoires auxquelles on croit et qu'il convient de croire aux histoires qu'on nous raconte. Roro, tu as l'air bien bête à courir derrière ta propre queue !

Tiens, par exemple, il y a cet article scientifique d'Eva Fontes, très bien expliqué, sur les dérivés et constructions de souvenirs adjacents. Sa thèse porte sur ces gens qui se fabriquent des souvenirs, qui se rappellent de moments avec des détails surprenants bien qu'ils n'aient jamais été vécus. Ils les ont probablement lus, entendus ou écoutés à la télé et petit à petit dans un phénomène d'appropriation singulier, ont intégré ces histoires à leurs propres souvenirs. Dans ce cas, qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Comment démêler tout ça, hein ? Qui peut le dire ? Certainement pas moi ! Et puis, je vous le demande, où mieux que dans les livres s'approprier la vie des autres ? Quant à cette Eva Fontes, pour conclure cette histoire d'effet de réel, il s'agira d'une invention de l'auteur, sinon d'une actrice porno et du coup,

[I]es frontières qui séparent la réalité de nos inventions ne sont plus aujourd'hui aussi claires ni, surtout, aussi difficiles à traverser. Elles se sont atténuées, parfois au point de disparaître, sous l'effet de toutes sortes de mécanismes dont la visée – ou en tout cas la conséquence – est d'abolir l'idée même de point et donc de moment d'entrée⁸.

Le magma du vrai et du faux. Un *troupeau* de nœuds à démêler. Allez, mon chien chien.

⁸ Isabelle Daunais, « Extension et régression du domaine de la fiction », dans *L'Inconvénient*, n°66, 2016, p. 14.

Dans le parc, l'homme libère le chien de sa laisse.

La vie à laquelle, en fin de compte, tout en art se ramène [...] a abandonné des formes d'autrefois si pleines de promesses, et s'est transportée ailleurs. Dans ce mouvement incessant qui la fait se déplacer toujours vers cette ligne mobile où parvient à un moment donné la recherche et où porte tout le poids de l'effort, elle a brisé les cadres du vieux roman et rejeté les uns après les autres, les vieux accessoires inutiles⁹.

Le chien court partout. L'homme lui lance un bout de bois.

Pour ma part, je préfère quand on me raconte des histoires. J'ai conservé mon cœur d'enfant... Mais il faudrait encore s'entendre sur ce qu'est une histoire. Il faudrait aussi s'entendre sur qui la raconte cette histoire. C'est vrai, quoi, dans le roman de Flora Groulx, *Les Fruits d'or*, il n'y a même pas de narrateur ou alors il y en a pléthore. Ça devient difficile de suivre le fil d'une pensée, vous ne trouvez pas. Et encore, quand je dis narrateur, je suis gentil. Parce que si un rapport NORMAL de confiance s'établit entre un narrateur et son lecteur, eh bien, force est de constater qu'ici, ça ne fonctionne pas comme ça. Je ne pense pas trop m'avancer, en référence à Umberto Eco, en disant qu'il n'y a pas de fabula, dans *Les Fruits d'or*, mais qu'il y en a tout simplement plusieurs, trop, forcément, et la conséquence c'est qu'on se perd dans notre lecture et ça, c'est grave.

Un temps qui semble long mais qui ne l'est pas.

Moi je pense.

Temps un peu plus long, pour être honnête.

On se retrouve à lire un texte par emboîtement à la manière des poupées russes où le titre s'emboîte dans le livre (de Sarraute) qui s'emboîte dans le livre (du même titre) qui s'emboîte dans le livre du livre (de Bréhier) qui s'emboîte encore tant le règne des sous-conversations est complexe et intriqué. Nous dit Nino Buadze¹⁰.

⁹ Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, Éditions Gallimard, Coll. « Folio – essais », 1956, p. 65-66.

¹⁰ Nino Buadze, *Les Fruits d'Or de Nathalie Sarraute : De nouvelles perspectives pour la communication humaine*, En ligne au <ojs.iliauni.edu.ge/index.php/eish/article/download/62/49>, p. 140.

Fier d'avoir trouvé sans trop réfléchir la bonne référence.

On nous mène en bateau, voilà ce que je pense ! Alors pas d'histoire. Pas de narrateur, quoi d'autre ? Qu'est-ce qu'on va encore nous faire avaler ? Tiens ! Pas de question à laquelle se raccrocher. Cette petite question insidieuse au début de chaque *bon* roman qui nous fait nous demander simplement que va-t-il se passer ? Alors on se raccroche comme on peut et petit à petit mais relativement vite, il apparaît que se construit devant nous une histoire, une aventure. Du coup une autre question jaillit : cette histoire tient-elle la route ? Vaut-elle qu'on s'y attarde ? Et c'est cela qui nous pousse à poursuivre. Mais là, non. Pas de question de ce genre. Là, par contre, on s'en pose en veux-tu en voilà, si j'osais, je dirais à tire-larigot, et ces questions tournent autour d'une méta question, d'un méta problème, un problème par-delà les problèmes : sommes-nous en présence d'un mythe ? Ah voilà quelque chose. On nous donne à nous représenter un mythe : ce roman *Les Fruits d'or* qui finit par n'exister que dans notre esprit, mythifié en quelque sorte. Au sens où l'entend par exemple Pascal Brissette : « Le mythe est une vérité, une gnose, un savoir sacré – donc indiscutable – permettant à l'homme de dominer son univers¹¹ ».

Il siffle pour rappeler son chien qu'il ne voit plus tandis que le bout de bois est bien là, par terre.

Ainsi le mythe a valeur de vérité par ceux qui le portent et on en revient à la théorie qui veut que le locuteur suppose la narration vraie [a], vraie dans le sens de porteuse de valeurs auxquelles on veut adhérer qu'elle est pertinente [b], qu'elle est une entièresité [c] et que tout ce qu'elle amène favorise une meilleure compréhension de l'action [d]¹². Tiens, justement, une différence fondamentale entre Courbet et Bréhier : Courbet est un peintre authentiquement reconnu tandis que Bréhier n'existe pas. À moins que. Sérieusement, on en cause, on en cause mais il n'existe pas au sens de la chair et de l'os. C'est un peu comme les voyages de Fidel, qui n'existent pas non plus au sens du vent dans les cocotiers. À force de se rappeler, Fidel parvient à convoquer des souvenirs inventés, fantasmés dans lesquels le grand-père de Sabela apparaît bel et bien. C'est donc grâce aux réminiscences tronquées de

¹¹ Pascal Brissette, *Nelligan dans tous ses états, un mythe national*, Éditions Fides, p. 21.

¹² Teun A. van Dijk cité par Raphaël Baroni, « Incomplétudes stratégiques du discours littéraire et tension dramatique » dans *Littérature*, n°127, 2002. L'oreille, La Voix. p. 109.

Fidel que Sabela découvre les circonstances exactes de la mort de son aïeul. Bon. Et puisque Sabela est capable de croire que c'est possible, ne nous est-il pas permis de croire que Bréhier existe aussi (en chair et en os) ? Roro ? Roro ?

L'homme s'inquiète maintenant de la disparition de son chien.

Et c'est en cela que se pose l'idée de la mythomanie qui s'appuie forcément sur du réel. Françoise Sagan, cette harpie, nous fait d'autant plus croire à Bréhier qu'elle sait pertinemment que personne ne mettrait en doute l'existence de Courbet. Le piège se referme sur nous autres lecteurs indécis. Ou alors, il faudrait ne pas croire à Courbet mais la houpelande de Verlaine, mautadit ! On est cuit ! On se fait berner comme des bleusailles ! RORO, BON SANG, OÙ ES-TU ! RORO, ALLEZ !

Il court dans le parc.

Mouais. Le roman *Les Fruits d'or* est mythifié par les critiques qui en détournent le propos : le mythe se construit sur les cendres des divisions. Ce n'est plus un roman, c'est un mythe. Ne suis-je pas moi-même en train de gloser sur ce livre à la manière d'un critique ? Ne suis-je pas moi-même inclus dans la circularité de la mise en abyme ? Ne suis-je pas en train de parler d'un roman qui n'existe qu'entre les lignes de ce roman et par conséquent, n'existe pas ? Or pour faire du sens quelque part, il faut bien lui donner une forme, un réceptacle, comme la mémoire de Fidel, un contenant qui fonctionne sur la base d'une cohérence propre, quoi. Le mythe, c'est ce réceptacle puisque « nous sommes ce que nous nous souvenons », ajoute Eva Fontes, c'est un processus biochimique et neuronal extrêmement sophistiqué qui nous permet d'avoir cette tranquille et rassurante certitude d'être toujours ce que nous croyons être, ce constat quotidien que toute cette information sur nous est là, disponible chaque matin au réveil¹³ ». Ainsi, chacun y va de son interprétation, de son fantasme personnel, manière de se démarquer tout en appartenant mieux au groupe, le groupe de ceux qui se démarquent, et chacun amplifie à sa sauce, le commentaire collectif des *Fruits d'or*, tout en sachant très bien que ça appartient au fantasme, à l'amplification pour ainsi dire rhétorique. Fidel sait bien qu'il n'a jamais connu le grand-père de Sabela mais pour retenir

¹³ Miguelanxo Prado, *Op. Cit.*, Planche 59.

cette femme, cette présence à la fois féminine ET complaisante, il n'a d'autres ressources que d'amplifier les souvenirs. Pourtant, aux détours de ses délires schizophréniques, il dénouera tous les nœuds. Mais revoilà mon toutou, oui, mon chien chien, là, tu fais le beau, tu donnes la papatte, bon Roro, oui, toi, tu n'es pas tout à fait d'accord, hein, mon ouaf, toi tu penses comme Karlmarx, le chien du voisin, que le mythe est « un instrument idéologique essentiellement anti-progressiste qui endort les foules en contaminant le langage¹⁴ ». Mais calme-toi...

Il lui caresse vivement la colonne vertébrale, le rattache et, ensemble, ils s'éloignent du parc. Sommes-nous seulement à moitié conscients des mensonges qui s'échappent en tout temps de notre plume ? Et quand je dis plume, je ne dis pas vraiment plume. Voilà comment déjà s'établit le mensonge généralisé de notre profession. Honte ! J'ai tellement honte pour nous ! Aussi, quand on me pousse à bout, quand plus aucune échappatoire ne m'empêche d'évoquer l'ombre du doute, de la suspicion, c'est vers nous que je me tourne, et ce faisant, c'est vers moi que je me tourne, pauvre artéfact... Pauvres « surnuméraires », pour paraphraser Eco, enfin ! bon sang, mon Roro, mais sois sage, tu as droit d'avoir ton avis mais pas de baver sur mon pantalon... Mais crotte alors ! Écrire, c'est un jeu d'adresse qui permet de dénouer ces imbroglios. C'est déconstruire du vrai pour tendre fausement vers le plus que vrai, non ? Qu'est-ce que tu en penses, mon Roro ? Réinventer la vérité.

Le chien lui lèche le visage.

Bah ! « En conclusion générale : c'est tout... et ça fait peur...¹⁵ »

BIBLIOGRAPHIE

Baroni, Raphaël, (2002) « Incomplétudes stratégiques du discours littéraire et tension dramatique » dans *Littérature*, n°127, L'oreille, La Voix. p. 105-127.

¹⁴ Pascal Brissette, *Op. Cit.*, p. 26.

¹⁵ Pierre Bellemarre, en ligne <<https://www.facebook.com/CompagnieEmilieValantin/?fref=ts>>, 5'09''.

Stéphane Petit, « "Les Fruits d'or" de Marguerite Yourcenar », Dossier « Regards créateurs, lectures suspicieuses : décomposer les fictions de Nathalie Sarraute et de Julia Deck », hiver 2017
URL : cherchezcreez.org/projets

Bellemarre, Pierre, disponible en ligne

<<https://www.facebook.com/CompagnieEmilieValantin/?fref=ts>>, 5'20'', page consultée le 13 février 2017.

Brissette, Pascal, *Nelligan dans tous ses états, un mythe national*, Montréal, Éditions Fides, 223 p.

Buazdé, Nino, *Les Fruits d'Or de Nathalie Sarraute : De nouvelles perspectives pour la communication humaine*, disponible en ligne au <ojs.iliauni.edu.ge/index.php/eish/article/download/62/49>, p. 139-148.

Ciment, Gilles, *Essais sur la bande dessinée, la couleur dans la bande dessinée*, disponible en ligne au <<http://gciment.free.fr/bdessaicouleur.htm>>, page consultée le 3 novembre 2015.

Daunais, Isabelle, (2016) « Extension et régression du domaine de la fiction », dans *L'Inconvénient*, n°66, p. 13-14.

Esprit Nomades, disponible en ligne au

<http://www.espritsnomades.com/artsplastiques/prado/miguelanxo_prado.html>, 2007, page consultée le 2 novembre 2015.

Fred, (1974) *Le voyage de l'incrédule*, Paris, Dargaud Éditeur, 53 Planches.

Prado, Miguelanxo, (2013) *Ardalèn, Vent de mémoires*, Paris, Éditions Casterman, 256 Planches.

Sarraute, Nathalie, (1956) *L'Ère du soupçon*, Paris, Éditions Gallimard, Coll. « Folio essais », 184 p.

_____, (1973) *Les Fruits d'or*, Paris, Éditions Gallimard, Coll. « Folio », 226 p.